

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 44 (1899)
Heft: 5

Artikel: Menus propos sur les courses de fond [fin]
Autor: Dutoit, A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-337618>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

MENUS PROPOS SUR LES COURSES DE FOND

(FIN.)

Ferrure. — Un maçon gavroche perdant l'équilibre à 10 heures du matin s'écriait : « L'échafaudage ne devait pas tenir ». Il avait, en effet, absorbé pas mal de petits verres de liqueur à l'aube pour ensuite se gaver de grands verres de vin nouveau.

Il en serait de même du cheval mal fondé, qui, quoique parfait dans son dessus, manquera par les pieds. Qui ne se souvient du légendaire « pied plat », expression déplaisante dont on gratifiait sans distinguer tous les exemptés du service militaire, il y a 25 à 30 ans ?

Actuellement cet opprobre a passé au cheval, et tout sujet taxé de pieds plats, terme générique de mauvais pieds, est un « carcan » de rebut.

Alors même que les sabots sont bons, ils doivent être soignés aussi bien que le « coffre » et maintenus dans un état d'intégrité, de souplesse et d'élasticité, seul compatible avec une longue marche en terrains variés.

En tout premier lieu, choisissons de bons sabots, proportionnés à l'animal. La sole en voûte ; la fourchette courte, large et bien à l'aise entre les arcs-boutants ; ces derniers contournés en rond et non à angle aigu, développés à la hauteur de la muraille ; les talons perpendiculaires à la couronne, ni trop hauts, ni trop bas, environ de la moitié de la longueur de la pince ; corne noire ou gris foncé, épaisse et pas cassante, et le tout paré d'aplomb et ferré juste.

On peut remédier aux aplombs en tant que l'irrégularité provient du boulet en bas. Tout sujet panard ou ouvert en « pieds de banc » est, sinon dangereux, du moins impropre pour une course de fond. Si les aplombs sont irréguliers ou faussés, on s'efforcera de les rétablir pendant la période d'entraînement, en parant juste, ou, selon que l'animal est panard ou cagneux du pied, en laissant pousser la sole et les arcs-boutants et en rétablissant autant que possible la proportion de 1-2 entre les talons et la pince.

Si l'entraînement a lieu par un temps sec, il faut éviter la

sécheresse de la corne au moyen de cataplasmes, de bains tièdes ou de pommades à base de goudron ou de térébenthine, connus sous le nom d'onguents de pied. En 1898, par exemple, l'entraînement était presque impossible sur route pendant l'été et le commencement de l'automne. Si la pluie n'était pas tombée à temps, la course, avec le train dont elle a été menée, aurait dégénéré en un « raid » de fourbus.

Il existe un nombre considérable de systèmes de ferrage préconisés pour les grandes courses. Quel qu'il soit, il doit être léger, résistant, bien ajusté, pour ne pas gêner, comprimer ou blesser le sabot, et bien fixé, pour ne pas se détacher autrement que par l'usure.

Le fer est ordinairement employé pour le ferrage et on compte qu'il représente un poids mort qui absorbe pour son transport la 37^e partie de la force dépensée par celui qui le porte.

Un fer pèse de 350 à 400 grammes. On a cherché à en réduire le poids en le forgeant en aluminium, qui, avec le même volume, donne 140-160 grammes. Malheureusement, l'usure de ces fers-là, sans être très rapide, est trop inégale : un fer se coupe en mamelle et est intact en pince, ou vice-versa. Cette usure est de plus grenue et bosselée et rend l'appui du sabot inégal et défectueux. Il reste encore à trouver de ce côté-là l'alliage de maillechort ou de cuivre et à le rendre pratique. On peut cependant utiliser ces fers-là comme fers de rechange en raison de leur poids. Les quatre fers = $150 \times 4 = 600$ grammes, ce qui représente une différence d'un kilo d'avec les fers ordinaires.

On forge aussi des fers en acier doux, en tôle d'acier, ou bien l'on soude des plaques d'acier dans la pince des fers ordinaires. Le fer d'acier, s'usant moins promptement, demande moins d'épaisseur et permet à la fourchette de toucher le sol en favorisant le jeu des talons.

On a aussi essayé des fers en fonte, en bois ; en bois et métal associés, en corne incrustée de chevilles d'acier, en caoutchouc, en liège, en cuir pressé, en corne de mouton fondue, en papier comprimé ou en carton, en celluloïde et en corde goudronnée, etc. Aucun de ces systèmes n'est pratique pour le but qui nous occupe, et pour le moment, on est forcé de s'en tenir aux trois métaux précités : le fer, l'acier doux et l'aluminium.

Pour protéger la sole et les talons, empêcher les coupures, on peut recourir aux nombreux articles en caoutchouc dits patins, espadrilles, soles, fourchettes, élévateurs, ailettes, etc. Tous ces articles ont le défaut commun de dissoudre la corne qu'ils recouvrent; ils s'usent facilement, sont vite écrasés, ébranlent les clous et prédisposent aux avalures par arrachement du fer. Dans le genre protecteur, si l'on y tient pour éviter les bleimes, soles battues ou clous de Rue, les feutres soles Keller de Zurich, appliqués sur une couche de goudron ou d'onguent de pied, sont très recommandables. L'application de gutta-percha ou du mélange Defays recouvrant la sole et la fourchette jusqu'au niveau du fer ne nuit pas à la solidité des clous et peut rendre de bons services.

Selon la saison, il y a lieu de se prémunir contre le verglas, la glace ou la neige, car ferré à glace d'après la méthode usuelle, un cheval n'irait pas loin sans se « fracasser » les boulets ou se fendre les talons ou la couronne. Les systèmes préconisés sont légion, depuis les clous à glace jusqu'aux fers à ventouse, en passant par les plots, chevilles, crampons à vis et crampons à écrous. Il est donc prudent de ménager à ses fers des étampures ou des mortaises d'attente, bouchées avec du liège ou de la ouate. Dans la course Lausanne-Berne, le temps exceptionnellement favorable n'a pas nécessité de ferrure à glace, mais si le temps avait fraîchi avec la pluie, provoquant la formation du verglas au retour, je ne crois pas me tromper en disant que 15 concurrents sur 16 auraient été surpris.

Harnachement et paquetage. — Trouver un harnachement qui ne blesse pas le cheval et un soulier qui ne blesse pas le soldat seront toujours un problème militaire à résoudre. Rien à dire de spécial à ce sujet pour les courses de fond. Une selle anglaise solide et légère, rembourrée de crins; arçons en bois ou en acier, bandes élastiques ou non et des anneaux pour arrimer le paquetage de nécessité. Une housse en cuir, feutre ou tissu de laine suivant la saison; les housses en caoutchouc ou à chambre à air ne sont pas pratiques et peuvent tout au plus servir en cas de pressions ou de blessures. L'important est que cheval et cavalier y soient bien habitués. La bride sera une bride démontable, pouvant se transformer facilement en licol et munie d'une longe pour les haltes.

L'embouchure doit convenir à la bouche du cheval et à la

main du cavalier. Les filets en caoutchouc, articulés, arrondis, anguleux, à pointes, doubles dits de Berlin ou danois, à anneaux, à ailettes, à marlets ou porte-mousquetons pour le décrochage, sont bien ceux qui conviennent le mieux. Mais il ne faut pas oublier que lorsque le cheval est las, un filet n'est plus suffisant pour le tenir debout, le mors devient de rigueur. Ici nous avons en première ligne la bride d'ordonnance de cavalerie suisse; la bride française avec le mors qui se décroche par un mouvement de bascule; la bride de Hanovre dont le mors s'enlève facilement par suite de la disposition d'une cheville à bec, et quantité d'autres systèmes de brides se décrochant ou par la tétière ou par les montants de bride. L'important est que le mécanisme ne soit pas compliqué et permette d'agir en un tour de main. Le temps de passer les rênes par-dessus la tête, de crocher ou décrocher une gourmette chiffre immédiatement par une perte de quelques centaines de mètres au bout de la journée. C'est pour cela qu'il faut éviter cette manœuvre et se passer de gourmette en ajustant la muserolle en conséquence.

Pour trotter à côté du cheval on peut le dresser à suivre son maître ou l'attacher par la longe à une ceinture pour avoir les deux bras libres. Si l'on mène avec le filet il faut avoir soin de ne pas exercer de pression sur les barres et de l'enlever au moyen du décrochage indiqué plus haut. L'emploi du Vorderzeug peut présenter des avantages pour le paquetage, la position de la selle ou l'enrênement, mais il n'est pas indispensable.

Les étriers sont pour le pied du cavalier ce qu'est la matelassure de la selle pour le dos du cheval. L'étrier usité et d'ordonnance est en acier, celui des gauchos en cuir, celui des cosaques en cordes et celui des arabes en forme de pantoufle. Il convient pour des grandes courses de garnir le siège de l'étrier d'une doublure élastique : cuir, feutre caoutchouc ou paille tressée. Höfer raconte que c'est ce qu'il a ressenti de plus douloureux pendant son voyage Vienne-Berlin; pour avoir perdu un des feutres qui garnissaient ses étriers, il est resté trois mois boiteux. D'autres chaussent l'étrier jusqu'au talon et l'appui se fait sans douleur, sur le milieu du soulier. On objecte à cette méthode qu'en cas de chute on se fait traîner. C'est possible, mais on monte à cheval pour rester dessus, comme l'Appenzellois en avant-garde avait des souliers pour rester sur place et non pour filer en retraite.

Paquetage. — « Connais-toi toi-même. » D'après cette sage maxime chacun s'équipe suivant son degré de résistance et la longueur du parcours. Kola, coca, chocolat, emmenthaler, schabziger ou gruyère, pain aux œufs, cognac ou chartreuse, chacun en prend selon son cœur ou s'en remet aux hasards de la route pour se restaurer. Pour le cheval, du sucre et du pain et, au besoin, une ration d'avoine si l'on voyage de nuit ou dans une contrée inhabitée. Il est bon pour cela de se munir d'une musette en toile imperméable qui peut aussi servir de seau. Ensuite deux fers de rechange, un de devant et un de derrière, forgés en passe-partout pour pouvoir se clouer indifféremment à gauche ou à droite ; environ seize clous, une légère tenaille et un marteau pour les fixer ou les remplacer soi-même au besoin et une petite boîte de vaseline ou d'onguent de pied pour graisser la sole et éviter le sabotage en cas de neige.

Suivant la saison, des clous, des plots ou des crampons à glace en nombre suffisant, soit quatre par pied, sans compter quelques paires de rechange, ainsi que l'outil pour les placer. Les bandages de toutes formes et de toutes dimensions préconisés pour les genoux, les tendons, les boulets et la couronne sont plutôt dangereux qu'utiles, et si un cheval ne peut pas marcher sans cela, il est préférable qu'il ne marche pas. Le strict nécessaire peut se composer de : une paire de genouillères en cas de couronnement ou de marche de nuit en mauvais terrain ; une paire de solides bandes de flanelle en cas d'effort de tendon, une paire de bandes de drap larges et courtes, munies de rubans de fil qui s'appliquent en manchon en dessus du boulet si le cheval se coupe ; une paire de bandes de gaze à pansement en cas de blessure, et comme effets de pansage, une éponge et une serviette de toile-éponge.

En saison froide, une couverture en drap sous la selle ou fixée à la selle aurait sa raison d'être pour les haltes en plein air.

Comme médicaments : quelques pastilles de sublimé corrosif en cas de blessure. (Le cheval « Athos », gagnant de la course Vienne-Berlin, a succombé au tétanos, suite d'une blessure de clou dans une écurie.) Pour combattre deux affections diamétralement opposées, quoique de même origine : de la pilocarpine pour l'indigestion et de la tannalbine pour la dysenterie.

Quant au cavalier, il est tenu à l'uniforme pour les vêtements

extérieurs : casquette, vareuse et culottes. Porter de préférence aux bottes de forts souliers lacés pour pouvoir facilement varier la pression, et des guêtres en drap ou en cuir sans sous-pieds. Les vêtements de dessous en soie ou en jæger ; les chaussettes en coton savonnées à froid. Höfer, dans l'intention de marcher beaucoup, a fait sa course en pantalons de drap. Les pantalons de cyclistes, qui se boutonnent dans le bas de la jambe, seraient dans ce but assez pratiques et permettraient de se passer de sous-pieds. Une montre au poignet ; devant la selle ou adaptée en arrière de la bâtière de la bride, entre les oreilles du cheval, une boîte de grosses allumettes-bougies et une lanterne.

Pour ce dernier impedimentum, diverses expériences ont été faites soit avec des lanternes à huilé ou à pétrole, soit avec l'acétylène ou l'électricité. Suspendues au poitrail, à l'étrier, sur la poitrine du cavalier, elles ont toutes l'inconvénient de scintiller à gauche et à droite et d'irriter les yeux jusqu'à éblouissement. Si l'obscurité est telle qu'une lumière devienne indispensable, il est préférable de marcher à pied, la lanterne à la main. La lanterne la plus pratique pour cela est celle dite « du Club alpin », éclairée par une bougie, et avec des vitres en mica ; elle se plie comme un portefeuille. Quelques bons cavaliers recommandent de se munir d'un manteau de pluie ; mais lequel ? En drap, le manteau est lourd ; en loden, il s'imbibe comme une éponge ; en caoutchouc, il favorise la transpiration. Court, il laisse couler la pluie sur vos culottes et dans vos guêtres ; long, il empêche de marcher à pied. Aussi nombre de cavaliers préfèrent-ils se passer de protecteur contre la pluie et être mouillés uniformément partout, quitte à se sécher ou se changer où et quand on peut.

Le plus pratique serait, je crois, un petit paletot anglais à col, fait en toile à voiles, qui maintiendrait le « coffre » au sec et laisserait les jambes à l'humidité.

J'ai omis de parler des instruments coercitifs : fouets, cannes, cravaches et éperons. Nécessairement, il en faut, mais moins on en parle et moins on les emploie, mieux ça vaut.

L'éducation militaire est bien celle qui convient le mieux pour accomplir ce genre d'exercice. Sauf aux chasses, nous ne connaissons pas des courses de fond menées par des pieds plats, des côtes en long, des poussifs ou des bancals. Actuellement, la légende militaire est en baisse. Tous ceux qui ex-

ploient la nation sans la servir jettent la pierre à ceux qui croient à leurs dépens qu'un peuple est toujours plus tranquille quand il peut se défendre, et qu'un chien n'est respecté que tant qu'il montre les dents.

A tous les citoyens qui partagent cette idée : Salut patriotique. Serrons les rangs.

Aigle, 25 janvier 1899.

DUTOIT, major vétérinaire.

Un de nos lecteurs nous écrit, à propos de l'entraînement, les quelques lignes qui suivent. Nous les publions pensant intéresser les amateurs de courses et de longues chevauchées :

« Vous avez publié une note dans la livraison d'avril (p. 257) sur les résultats qu'on peut atteindre en entraînant au pas allongé et les distances qu'il est possible de parcourir.

» J'ai voulu un jour vérifier ce qu'on m'avait raconté souvent des étapes de cavalerie de longue durée, exécutées exclusivement au pas (surtout en Algérie avec des chevaux arabes) et je constatai que rien n'était plus facile. En revanche, je dois avouer que pour quelqu'un qui n'a pas en vue une démonstration à faire, c'est mortellement ennuyeux et très fatigant, sans compter qu'on se blesse souvent, dans le mouvement de tangage qui vous promène du troussequin au panneau, *comme au galop*.

» Mais quel résultat ! Arriver à l'étape avec un cheval frais qui peut charger !

» J'ai gagné bien souvent le pari d'arriver *au pas* plus vite à l'étape que des batteries lesquelles *trottaient*.

» Pour un cavalier patient et soigneux la vérité est là, et plus encore, je crois, en montagne qu'ailleurs. C'est du reste très facile et même pour un cavalier très ordinaire.

» Au fond c'est ce que font les peuples cavaliers, Arabes, Turcomans et c'est ce que faisait la cavalerie américaine des raids de la guerre de Sécession, c'est ce que, comme vous le disiez, faisaient nos aïeux avec leurs *bidets*. Il y avait cependant une différence, c'est que ces bidets marchaient à *l'amble* ou à *l'entre pas*, pas rompu et allures contre lesquels j'ai un préjugé enraciné, tout en avouant qu'ils avaient peut-être raison ; mais comme j'obtiens le même résultat avec des chevaux allant au pas régulier, je puis repousser ces allures. Cela tient peut-être à ce que j'emploie des chevaux assez bons ; avec des chevaux passables ou très petits, on serait peut-être obligé d'accepter *l'amble* et autres allures non admises qui paraissent peu fatiguer le cheval.

» Maintenant comment obtenir des chevaux le pas très allongé ? On m'a enseigné, comme à tout le monde, le procédé régulier du coup de mollet appliqué suivant les aides diagonales, c'est-à-dire en se réglant sur le pied antérieur du côté opposé. Mollet gauche avec le pied droit du cheval, mollet droit avec le gauche. Mais faut-il agir quand le cheval pose ou lève son pied antérieur (ou ce qui revient au même, faut-il agir au lever de l'antérieur ou du postérieur du même diagonal). Les écuyers ont une théorie à ce sujet. Pour ma part, j'ai employé les deux procédés, et les deux m'ont donné de bons résultats, seulement l'un des deux s'emploie instinctivement en laissant balloter les jambes naturellement, et l'autre demande de l'attention. Je crois que le mieux est d'employer le procédé instinctif, auquel on peut avoir recours pendant plusieurs heures de route sans fatigue, puisqu'il est instinctif.

» J'emploie en outre pour *aller plus vite* un autre procédé que personne ne m'a jamais indiqué, mais qui doit être un procédé connu des maquignons ; je touche (alternativement de chaque côté de préférence) le cheval à l'épaule avec un stick rigide (un bâton quelconque) au moment où il va lever le pied de ce côté, j'obtiens ainsi une *extension considérable* du membre correspondant. La seule difficulté, c'est de ne pas frapper trop fort pour ne pas embarquer le cheval au trot. Le cheval même irritable s'y habitue très vite ; le pas est du reste un calmant merveilleux.

» Bien entendu, le cheval doit être à bout de rênes, l'encolure allongée et bien libre, se balançant à son aise.

» Peut-être quelques-uns de vos lecteurs trouveront-ils quelque intérêt à vérifier mes expériences. »

